

Les danseurs d'Abou Lagraa ont fait leurs classes dans les rues d'Alger

Comment le chorégraphe a transformé huit jeunes hip-hopers en une troupe de danse contemporaine

Danse

Aix-en-Provence, envoyée spéciale

Nassim Feddal a 29 ans, il travaillait dans un cybercafé à Alger ; la chance et le destin ont changé sa vie : il est depuis trois ans danseur au Ballet contemporain d'Alger. Bilel Madaci, 23 ans, électricien, enchaînait les chantiers avec son père. Le voilà lui aussi dans la même compagnie. Ils sont huit hommes à se serrer les coudes dans la seule troupe de danse contemporaine algérienne, pilotée par le chorégraphe Abou Lagraa. « Mektoub ! » (« c'est écrit »), résume avec pudeur Nassim Feddal, pour dire le miracle, la surprise, le bonheur !

Ils sont tous d'origine algéroise sauf un, né à Annaba, et se sont connus à l'audition organisée en janvier 2010 par le chorégraphe à Alger. Quatre cents jeunes, hip-hopers amateurs venus de tout le pays, s'y bousculaient. Objectif à long terme : créer une compagnie de danse contemporaine. « J'ai entendu l'annonce de l'audition à la radio, se souvient Oussama Kouadría, 23 ans, qui a commencé le hip-hop à 16 ans. Je devais acheter un bout de vendeur de parfums, mais j'ai choisi d'aller à Alger avec mon groupe de potes. Je n'ai d'abord pas été retenu. Mais, huit

« Je me suis senti coupable, j'avais fait le tour du monde. Il fallait que je donne un coup de main »
Abou Lagraa
chorégraphe

jours après, Abou m'a appelé... » Une quinzaine de danseurs sont retenus : huit participeront à une formation de six mois à Alger avec la danseuse Nawal Ait Benalla-Lagraa, l'épouse d'Abou. « Il n'y avait pas d'avenir pour eux en Algérie, ni formation ni travail stable. La seule troupe officielle est le Ballet national algérien, dont le répertoire est traditionnel », note Abou Lagraa, né en Ardèche, à Annonay, et installé à Lyon avec sa compagnie, La Baraka, depuis 1998.



Oussama Kouadría, un des danseurs de la compagnie d'Abou Lagraa. DAN AUCANTE

A 42 ans, Abou Lagraa n'avait pas remis les pieds en Algérie depuis l'âge de 18 ans, quand il y est retourné en 2008. « J'étais terriblement en colère, confie-t-il. J'ai eu des oncles et des tantes égorgés. Je ne comprenais pas comment des choses pareilles pouvaient arriver. Lorsque j'ai revu ma famille à Oran, la ville que mes parents ont quittée en 1954 pour s'installer en France, je me suis senti coupable. J'étais devenu chorégraphe, j'avais fait le tour du monde. Il fallait que je donne un coup de main. »

Coup de main, coup de maître. En résidence au Grand Théâtre, à Aix-en-Provence, la troupe, déjà en tournée avec deux productions – *Nya* et *Univers...l'Afrique* –, répète la nouvelle pièce, *El Djoudour* (« les racines »), qui mélange Algériens et Français. Après trois ans de travail, il faut les voir enchaîner pirouettes et piqués classiques sans lâcher le morceau.

La plage d'Alger a longtemps été le studio de travail de ces danseurs des rues. « On regardait un clip à la télé, on découvrait une nouvelle figure, une acrobatie incroyable, et on allait à la plage l'expérimen-

ter », se souvient Bilel Madaci. Comme lui, ses amis ont appris à danser en regardant les clips sur YouTube. Dans un contexte peu propice – famille souvent nombreuse, parents parfois séparés, arrêt des études, galères et business de survie –, ils ont fondé des groupes, fait leurs armes dans des shows et des événements comme le Festival culturel panafricain d'Alger. « Ma mère ne pensait pas qu'on pouvait gagner sa vie en dansant, confie Oussama Kouadría. Mais la danse m'a toujours apporté du soulagement et fait un bien énorme. En faire son métier n'est pas si simple. Aujourd'hui, je veux aller le plus loin possible. »

Devenir professionnel lorsqu'on ne s'y attend pas n'est pas mince entreprise. Basculer de quelques heures de détente entre amis à des journées entières de travail exige une rigueur féroce. Un désir tout aussi acéré. « Après avoir dansé sans méthode pendant des années, se lever chaque matin pour aller travailler change tout », poursuit Oussama Kouadría. « Avoir enfin un but est formidable, renchérit Nassim Feddal. On gagne sa vie

en dansant, on ouvre un compte, on fait des cadeaux à la famille, on devient responsable ! »

De retour en Algérie, le plaisir pour Nassim Feddal comme pour All Brainis, 22 ans, est de partager ses apprentissages avec les potes Bilel Madaci, qui vient de décrocher le trophée Incroyable talent, rêve d'ouvrir une école. Zoubir Yahiaoui, coiffeur de formation, met déjà des munitions de côté pour devenir chorégraphe. « J'ai 27 ans, je rêvais d'être sur scène ; maintenant, il faut que je force pour créer mon propre style. » ■

ROSITA BOISSIEUX

El Djoudour, d'Abou Lagraa. Marseille Provence 2013. Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence. Jusqu'au 19 janvier. 20 h 30. Tél. : 08-2013-2013. De 5 € à 20 euros. En tournée à partir du 22 janvier.